

L'écrivain-philosophe au siècle des Lumières : entre raison critique et engagement littéraire

The Writer-Philosopher in the Age of Enlightenment: Between Critical Reason and Literary Commitment

Atafi Hind *

**Docteur en didactique de la littérature- Faculté des Sciences de l'Education de
Rabat -Maroc**

Atafi.hind7@gmail.com

Reçu le 04/11/2025 Accepté le 14/12/2025 Publié le 31/12/2025

Résumé : Cet article analyse la relation profonde entre la pensée philosophique et la création littéraire au XVIII^e siècle, en mettant en lumière le rôle essentiel des écrivains des Lumières dans la construction d'une conscience critique et humaniste. Dans un contexte marqué par la censure et la quête de vérité, la littérature devient un instrument de résistance intellectuelle et de formation de la raison. Au cœur de ce mouvement, l'Encyclopédie dirigée par Diderot et d'Alembert incarne l'ambition de diffuser le savoir, de libérer la pensée et d'unifier les connaissances humaines. Véritable manifeste de l'esprit des Lumières, elle participe à l'émancipation intellectuelle et inspire les formes littéraires de l'époque. L'étude souligne ainsi la fonction libératrice du savoir, la participation active du lecteur et la fusion entre philosophie et fiction. Le roman et le théâtre des Lumières apparaissent comme des espaces de réflexion morale et sociale, où la fiction éclaire le réel. La littérature du XVIII^e siècle incarne dès lors un projet humaniste: instruire sans dogmatisme et éveiller la liberté de penser.

Mots-clés : Lumières ; humanisme ; littérature ; philosophie ; Encyclopédie.

Abstract : This article analyzes the profound relationship between philosophical thought and literary creation in the eighteenth century, highlighting the essential role of Enlightenment writers in shaping a critical and humanistic consciousness. In a context marked by censorship and the pursuit of truth, literature becomes an instrument of intellectual resistance and the formation of reason. At the heart of this movement, the *Encyclopédie*, directed by Diderot and d'Alembert, embodies the ambition to disseminate knowledge, liberate thought, and unify human understanding. A true manifesto of the Enlightenment spirit, it contributes to intellectual emancipation and inspires the literary forms of the time. The study thus emphasizes the liberating function of knowledge, the active participation of the reader, and the fusion between philosophy and fiction. The novel and theater of the Enlightenment emerge as spaces of moral and social reflection, where fiction sheds light on reality. Eighteenth-century literature thus embodies a humanistic project: to educate without dogmatism and to awaken the freedom of thought.

Keywords: Enlightenment; Humanism; Literature; Philosophy; Encyclopaedia.

INTRODUCTION

Au XVIII^e siècle, l'Europe des Lumières voit s'élever une génération d'hommes et de femmes de pensée qui aspirent à libérer l'esprit humain des ténèbres de l'ignorance et des dogmes. Héritiers à la fois du rationalisme cartésien et de l'empirisme lockéen, les philosophes de cette époque ne se contentent plus d'expliquer le monde : ils entendent le transformer par la force de la raison, de la science et de la conscience critique. Leur projet n'est pas seulement intellectuel ; il est profondément humaniste. Il s'agit de replacer l'homme au centre de la réflexion, de redéfinir sa dignité, sa liberté et son rapport au savoir.

C'est dans cet élan que s'inscrit la vaste entreprise de *l'Encyclopédie*, véritable monument de l'esprit des Lumières, qui se veut à la fois un répertoire des connaissances humaines et un manifeste en faveur du progrès et de la tolérance. Diderot, d'Alembert, Voltaire, Rousseau et leurs collaborateurs y défendent la figure nouvelle du « philosophe » : non plus le spéculatif enfermé dans son système, mais l'homme éclairé qui observe,

doute, raisonne et agit pour le bien commun. Cette redéfinition du philosophe, à la croisée de la science, de la morale et de la société, confère au savoir une mission civique et émancipatrice.

Cependant, la philosophie des Lumières ne s'exprime pas seulement dans les traités : elle se diffuse aussi à travers les formes littéraires. Les contes, les romans et les pièces de théâtre deviennent les vecteurs privilégiés d'une pensée qui veut instruire sans assommer, éveiller sans contraindre. Par le jeu de l'ironie, du dialogue et de la fiction, les écrivains-philosophes engagent le lecteur dans une véritable pédagogie de l'éveil intellectuel : lire, c'est désormais apprendre à penser par soi-même. Ainsi, le roman voltairien, les dialogues de Diderot ou les méditations de Rousseau participent à une révolution silencieuse, celle du regard de l'homme sur le monde et sur lui-même.

Dès lors, interroger la figure de l'écrivain-philosophe au siècle des Lumières revient à questionner les modalités d'un engagement intellectuel et esthétique qui unit la raison critique à la puissance de l'écriture. Entre le discours encyclopédique, l'art d'éveiller les consciences et l'invention d'une prose philosophique, se dessine un même horizon : celui d'une pensée en action, cherchant à former l'homme libre et à éduquer le citoyen éclairé.

Aussi, cette réflexion s'organisera autour de trois mouvements complémentaires : d'abord, la défense et l'illustration du statut du « philosophe » à travers le rôle fondateur de l'*Encyclopédie* ; ensuite, l'analyse du procédé de la lecture d'éveil qui, de Voltaire à Rousseau, transforme le lecteur en sujet pensant ; enfin, l'exploration de l'écriture philosophique dans le roman au siècle des Lumières, où la fiction devient le laboratoire d'une pensée humaniste et critique.

1. Défense et illustration du statut du « philosophe » : le rôle de l'*Encyclopédie*

Dans la continuité de la réflexion cartésienne, relayée par l'empirisme de l'Anglais Locke, la pensée philosophique des Lumières tente de voir l'homme dans sa première vérité, sans fard sans artifice. Ce courant, profond, monopolise tous les penseurs de l'époque mais tous ne s'engagent pas dans la même voie. Désireux de fonder l'organisation sociale sur un principe métaphysique, Rousseau s'orientera dans une direction disons spiritualiste qui déterminera sa rupture avec le « *clan* » des philosophes. Pour lui, en effet, la voix de la conscience maintient et réaffirme le lien entre l'homme et Dieu. Il va donc mettre en place les conditions favorables à une religion naturelle. D'autres, comme Diderot se dégagent peu à peu de l'idéalisme et privilégient le matérialisme pour lequel tout n'est que combinaison d'atomes.

Voltaire occupe une position médiane entre un Rousseau fortement préoccupé par la religion naturelle et un Diderot soucieux de fonder sa vision du monde sur une conception scientifique de la matière. Il s'oppose à ces deux courants et promeut une vision de l'homme moyen, impliquant la recherche d'un équilibre difficile entre le religieux et le matériel.

L'objectif de la littérature du XVIIIème siècle n'est plus exclusivement, comme au siècle précédent, une réflexion sur l'homme dans ses passions et ses défauts, mais une analyse des mécanismes sociaux et politiques. Les écrivains désignés sous le nom de philosophes, comme Voltaire, Montesquieu, Rousseau et Diderot, s'engagent et dirigent une vaste entreprise de contestation dans trois domaines, la politique, la société et la religion. Les philosophes des Lumières s'opposent surtout au despotisme politique, à l'intolérance religieuse, à la superstition et affirment la primauté

de la raison, de la science, de l'éducation, de la liberté et de l'égalité. Dans ses contes, Voltaire s'épanouit en Europe notamment avec la publication de *l'Encyclopédie* en 1751.

Ce sont ces éléments conjugués qui donnent tout son sens à la bataille de *l'Encyclopédie*. Le projet est soutenu par le pouvoir, qui y voit l'occasion de parrainer une entreprise éditoriale d'envergure. L'idée vient là encore d'Angleterre : il ne s'agit au départ que de traduire un dictionnaire encyclopédique anglais. Très vite l'ambition des rédacteurs déborde le modèle initial. Diderot, travailleur acharné issu de la bohème littéraire parisienne, et d'Alembert, jeune et déjà prestigieux mathématicien, sont recrutés et recrutent à leur tour des collaborateurs. Ils seront plus de deux cents. Des noms illustres, comme Voltaire ou Montesquieu ; des noms nouveaux aussi, comme Rousseau ; et, dans l'ensemble, beaucoup de scientifiques et d'administrateurs ainsi que d'infatigables gratte-papier. La parution, à partir de 1750 (elle s'étale sur vingt ans), montre une affaire entre artisanat et sens commercial. Le succès est immédiat et durable : vingt-cinq mille exemplaires sans doute, chiffre énorme pour la période. Mais succès curieux. Tour à tour les jansénistes et les jésuites s'émeuvent des attaques à peine voilées contre la religion. Les parlements de province somment le pouvoir royal de mettre fin à cette œuvre qui prône le renversement des fondements de l'autorité. Il obtempère en retirant le privilège, puis se rétracte, tempore, ne souhaitant pas une nouvelle faillite dans le monde sinistre de l'imprimerie. Dans cette incertitude, Voltaire suggère à Diderot de poursuivre le combat encyclopédique hors de France. Diderot refuse. Finalement, pour plus calmer le jeu, on éditera les volumes de planches avant la suite des volumes de textes.

Les institutions sont enrôlées dans la bataille : l'Académie française bascule, non sans résistance, dans la mouvance encyclopédiste. Les académies de province lancent des concours sur les grandes questions sociales en 1750, Jean-Jacques Rousseau accède à la notoriété grâce à son *Discours sur les sciences et les arts*. Elle ne le quittera plus. Hors des académies, les esprits s'échauffent et demandent d'autres formes d'engagement dans la réflexion. Ainsi fleurissent les loges maçonniques comme relais des Lumières. À mesure que les Lumières s'intensifient, elles investissent les institutions les plus proches du pouvoir. Leurs partisans, appelés « philosophes », sont accusés de remettre en cause le poids de la religion dans la société et ne sont plus des marginaux des lettres. Mais du côté des opposants, la caricature est parfois rude : dans sa pièce les philosophes en 1760, le jeune Palissot les présente comme des nouvelles « précieuses » et « femmes savantes », après avoir fait marcher à quatre pattes le personnage représentant Rousseau dans sa pièce précédente.

Voltaire fulmine contre Fréron, le rédacteur de l'Année littéraire qui a fait de la critique des philosophes sa spécialité : dans des pamphlets, il déforme le nom de son ennemi en « *Frelon* », Quant aux philosophes eux-mêmes, ils ont une haute idée de leur mission : diffuser les connaissances utiles au développement des sociétés, lutter contre les préjugés. Une véritable éthique, qui a ses marques depuis longtemps : l'*Encyclopédie* ne fait qu'élargir le cercle des prosélytes de la raison. On s'en aperçoit en lisant l'article Philosophie. Dans ce bilan réflexif, les philosophes se donnent une image flatteuse d'eux-mêmes. Dumarsais (1676- 1756), le grammairien de l'*Encyclopédie* écrit :

Le philosophe dans ses passions mêmes, n'agit qu'après la réflexion ; il marche la nuit mais il est précédé d'un flambeau. [...] Le philosophe n'est pas tellement attaché à

un système, qu'il ne sente toute la force des objections. Le philosophe comprend le sentiment qu'il rejette, avec la même étendue et la même netteté qu'il entend celui qu'il adopte. [...] Le philosophe est donc un honnête homme qui agit en tout par raison, et qui joint à un esprit de réflexion et de justesse les mœurs et les qualités sociables. Entrez un souverain sur une philosophie d'une telle trempe, et vous aurez un parfait souverain.¹

Pourtant, au-delà du caractère général de ce portrait, les différences ne cessent de s'accuser entre penseurs à mesure que la seconde moitié du siècle avance. C'est dans ces tiraillements discrets que Voltaire, malgré sa stature glorieuse de patriarche des lettres françaises, perd du terrain face à la nouvelle génération. La question religieuse et sociale en est le révélateur.

2. Le procédé de la lecture d'éveil chez les philosophes des Lumières

Cette pratique du badinage, de l'ironie et de l'application indirecte ou allusive des énoncés supposés d'initier le lecteur à un déchiffrement qui participe de la logique même des Lumières. Les grands textes du XVIII^{ème} siècle peuvent être considérés, en effet, comme les supports d'une propédeutique à la lecture critique et au développement de la pensée personnelle.

A travers leurs œuvres, les philosophes des Lumières cherchent à construire la figure du « *lecteur éclairé* » et participent ainsi à la transformation du public des lecteurs, considéré comme passif dans l'opinion publique. Il s'agit de faire émerger de nouvelles pratiques de lecture susceptibles de fabriquer un nouveau lecteur. Une célèbre formule de Montesquieu dans l'*Esprit des Lois* résume parfaitement cette exigence : « *il ne s'agit pas de lire, mais de faire penser* ». Avec des modalités diverses,

1

Fontenelle, Bayle, Montesquieu, Voltaire, Diderot, Rousseau et bien d'autres ont tous pratiqué une lecture de l'éveil dont l'un des mots d'ordre est l'injonction à « *ne pas tout dire* ». C'est à nouveau dans *l'Esprit des Lois* que Montesquieu formule cette injonction de la manière la plus nette : « *il ne faut pas toujours épuiser un sujet qu'on ne laisse rien faire au lecteur* »². La poétique des Lumières exige une lecture active comme le souligne à son tour Voltaire dans son *Dictionnaire philosophique* (1764) : « ce livre n'exige pas une lecture suivie ; mais à quelque endroit que l'on ouvre, on trouve de quoi réfléchir. Les livres les plus utiles sont ceux que les lecteurs eux-mêmes font la moitié, ils étendent les pensées dont on leur présente le germe ; ils corrigent ce qui leur semble défectueux, et fortifient par leur réflexion ce qui leur paraît faible ». ³

La conclusion de l'article « *Philosophe* », en offre une illustration particulièrement éloquente. Après avoir souligné que le fanatisme religieux est absent en Angleterre et omniprésent en France, Voltaire s'abstient de toute conclusion : « *Philosophe, il vous sera aisé de résoudre ce problème* ». Dans les clauses des différents articles du *Dictionnaire philosophique*, les injonctions analogues sont nombreuses : « *Que de choses à dire sur tout cela ! Lecteur, c'est à vous de les dire vous-même* » ; « *Lecteur, réfléchissez, étendez cette vérité, tirez vos conséquences* » ; « *Que conclure de tout cela ? Vous qui lisez et qui pensez, concluez* ». ; Le lecteur doit savoir compléter une argumentation suggestive et tirer toutes les conséquences, comprendre les sous-entendus, discerner les insinuations surnoises, percevoir l'ironie d'une interprétation trop ostensiblement orthodoxe, bref lire « *entre en les*

² Montesquieu, *De l'esprit des lois*, Préface, Genève, Barrillot, 1748.

³ Voltaire. *Dictionnaire philosophique*(1764),.Flammarion,Paris, 199 4, p.89.

lignes ». Rousseau lui-même, trop souvent décrit comme un adversaire des Lumières alors qu'il se situe par rapport à elles dans une relation d'appartenance critique, n'a cessé de le répéter : « *il faut laisser quelque chose à faire au lecteur* » dit-il dans une note de La Nouvelle Héloïse. Dans l'Emile, il proclame régulièrement le droit de ne pas donner d'explications jugées superflues : « *Il me semble que je pourrais répondre à cela, mais pourquoi toujours des réponses ? Si ma méthode répond d'elle-même aux objections, elle est bonne ; si elle n'y répond pas, elle ne vaut rien. Je poursuis.* »⁴ Un peu plus loin, il s'exclame plus nettement encore : « *Combien de fois [...] ai-je déclaré que je n'écrivais point pour les gens à qui il fallait tout dire ?* ». Quant au célèbre économiste Galiani, il s'écrie dans une lettre à Suard de Septembre 1770 au sujet de ses *Dialogues sur le commerce de Blés* (1770) : « *Comment diable, vous qui êtes de la secte des Diderot et de la mienne, ne lisez pas les blancs des ouvrages. A la bonne heure que ceux qui ne lisent que le noir de l'écriture n'a rien vu de décisif dans mon livre ; mais vous lisez le blanc, lisez ce que je n'ai pas écrit, et ce qui est pourtant, et voici ce que vous y trouverez.* »

Comme l'a souligné Yannick Séité, cette injonction à « ne pas tout dire »⁵, n'est que le revers d'une exigence kantienne du « *Sapere aude !* » et du « *penser par soi-même* ». L'écrivain des Lumières conçoit son œuvre comme une entreprise de pensée et d'écriture destinée à faire penser. Le style philosophique des Lumières a donc des implications au moins autant politiques et pédagogiques que littéraires ou artistiques. Ainsi, c'est bien de l'injonction à ne pas tout dire que procède, chez Montesquieu, le fameux «

⁴ J.J., Rousseau, *Émile ou De l'éducation* (1762), Gallimard, coll. « Folio Essais », Paris, 1966, p.189.

⁵ Yannick Séité, *Du livre au lire. La Nouvelle Héloïse*, Roman des Lumières, Champion, Paris, 2004, pp. 205-208

style coupé » : « *Pour bien écrire, il faut sauter les idées intermédiaires, assez pour n'être pas ennuyeux, pas trop pour n'être pas entendu* ». ⁶. Tout dire serait contraire au projet même d'affranchissement éclairé et d'émancipation intellectuelle des Lumières. Encore faut-il toutefois ne pas s'aveugler sur l'éventuelle duplicité de ce réquisit. Cette pédagogie émancipatrice peut s'apparenter à une discrète manipulation comme l'a souligné Voltaire lui-même dans une lettre de mars 1764 : « *on peut ramener les hommes en les faisant penser par eux-mêmes, en paraissant douter avec eux, en les conduisant par la main sans qu'ils ne s'en aperçoivent* ». De fait, chez Voltaire en tout cas, le lecteur est conduit d'une main ferme. Tout au plus a-t-il licence d'étendre les pensées dont on lui présente le germe. Même si le projet émancipateur des Lumières ne saurait être contesté, cette ambiguïté est présente aussi dans toute la réflexion pédagogique du siècle : l'éducation à la liberté n'est pas nécessairement éducation par la liberté.

3. L'écriture philosophique dans le roman au siècle des Lumières

La relation entre la philosophie et la littérature est profonde et complexe, chaque discipline influençant et enrichissant l'autre de manière significative. Cette interaction a été particulièrement marquée au XVIII^{ème} siècle, mais elle s'étend bien au-delà de cette période, touchant diverses époques et cultures. La philosophie et la littérature partagent une quête commune pour comprendre et exprimer les aspects fondamentaux de l'existence humaine, tout en essayant de répondre aux questions éthiques et morales de cette période-là.

⁶ Montesquieu, *De l'esprit des lois* (1748), Barillot, Genève, p.97.

Cette intrusion du discours philosophique dans le champ des Belles Lettres est un trait particulièrement frappant de la littérature romanesque et théâtrale de la période. Le roman des Lumières n'a cessé de faire sortir la philosophie de son isolement scolastique ou doctrinal en accueillant libéralement les discours philosophiques les plus divers. Mal à l'aise dans l'université de l'époque, servante de la théologie, lassée des grands systèmes déductifs, la philosophie alors vivante cherchait, en effet, un autre public, et de nouvelles façons de s'élaborer et de s'écrire. Dans le même temps, le roman se réinventait, expérimentait des formes et des contenus, cherchait des thèmes nouveaux, et ambitionnait en particulier de proposer une nouvelle connaissance expérimentale de l'homme, fût-ce à mots couverts tant le genre était encore déconsidéré.⁷

En ce temps, ce fut donc la mode de la philosophie dans le roman⁸. Les titres mêmes des œuvres romanesques de la période montrent à quel point certaines d'entre elles ambitionnent d'aborder sous une forme narrative des problèmes philosophiques (*Candide* ou l'optimisme Ou *Zadig* ou la destinée, de Voltaire ; *Jacques le fataliste* de Diderot, *Clairval ou la force des passions* de Durosoy, *Justine ou les infortunes de la vertu* de Sade, etc.).

Cette présence de la philosophie dans le roman se manifeste aussi par l'abondance de personnages de philosophes ou qualifiés comme tels. Ils peuvent être ridicules comme Pangloss dans *Candide* de Voltaire, ou ne l'être pas, comme « *Thérèse philosophe* » (l'héroïne éponyme d'un célèbre roman à la fois philosophique et pornographique attribué au marquis boyer d'Argens)

⁷ N'appelant aucune compétence particulière et n'ayant pas de modèle dans l'Antiquité, le roman, genre roturier ou parvenu, se situait alors au bas de la hiérarchie des genres, bien loin de la « noblesse » de l'épopée et de la tragédie.

⁸ Colas Duflo, *Les Aventures de Sophie : la philosophie dans le roman au XVIIIème siècle*, 2013.

ou Mirzoza, l'héroïne des *Bijoux indiscrets* de Diderot. Ils peuvent être décrits à la troisième personne, comme Jacques le fataliste de Diderot, ou être les héros narrateurs de leur propre histoire, comme Cleveland ou le philosophe anglais, de l'abbé Prévost.

Mais la présence de la philosophie se marque aussi par l'abondance de propos philosophiques. Beaucoup de romans, au dix-huitième siècle, n'hésitent pas à s'autoriser de longs passages argumentatifs qui prennent la forme de réflexions de l'auteur ou du narrateur, de dialogue métaphysique entre les personnages ou de longues dissertations à portée générale. C'est ainsi que le plus grand succès romanesque du siècle, *La Nouvelle Héloïse* de Rousseau se caractérise par une profusion de développements théoriques les plus divers (sur l'Opéra, sur le suicide, sur la gestion d'un domaine, sur la religion, sur le mariage, sur la pédagogie, sur les relations entre maître et domestiques, etc.). Chez Sade, les « roués » et autres « Scélérats » ne cessent de théoriser leurs pratiques libertines les plus transgressives. Quant aux romans de Diderot, depuis Mirzoza dans *Les bijoux indiscrets* jusqu'à Jacques le fataliste en passant même par l'innocente Suzanne de *la Religieuse*, ils ne cessent de mettre en scène des figures et des discours jouant le combat des idées qui est au centre de son activité philosophique.

Cette présence ostensible de la philosophie dans le roman du XVIIIème siècle a certes pu choquer certains lecteurs contemporains, mais elle a constitué aussi un élément fondamental du plaisir et de l'esthétique romanesques du XVIIIème siècle, contribuant à nourrir bien plutôt qu'à assécher un genre alors en plein essor. Comme en témoigne la correspondance abondante et enthousiaste dans *La Nouvelle Héloïse*, les lecteurs ont perçu les longs développements philosophiques que comportent le roman non comme de pesantes et ennuyeuses digressions, mais comme des

éléments essentiels du projet romanesque et du plaisir esthétique procuré par l'œuvre. Les personnages de *La Nouvelle Héloïse*, comme ceux de bien d'autres romans du XVIII^{ème} siècle, se disent autant par leurs idées que par leurs sentiments. Comme en témoignent aussi les *Lettres persanes*, le roman épistolaire est particulièrement apte à accueillir les développements philosophiques les plus divers et apte à les mettre en rapport avec des situations affectives ou passionnelles singulières. Mais le roman à la première personne, forme dominante du genre romanesque durant toute la première moitié du XVIII^{ème} siècle, constitue aussi un lieu d'observation privilégié pour examiner ce qu'il en est de la philosophie des Lumières et des interrogations que son avènement suscite. Le narrateur du « *roman-mémoires* » peut, en effet, revendiquer un statut philosophique et d'observateur des hommes et des passions : c'est exemplairement le cas de Cleveland, le héros éponyme du roman de Prévost⁹ qui se plaît à développer une mise à l'épreuve critique de cette posture philosophique, Cleveland se révélant totalement démuni, en dépit de ses prétentions à la philosophie et à la sagesse, face aux tournolements de la passion. Mais le narrateur du « *roman-mémoires* » à ambition philosophique, peut, à l'inverse, ignorer tout de la philosophie et être néanmoins la source d'une véritable anthropologie matérialiste des passions, comme c'est le cas de Suzanne, l'héroïne de *la Religieuse* de Diderot.

Autre alternative : le roman ou le conte au siècle des Lumières peut se présenter comme une mise en cause ironique d'une philosophie (la critique de l'optimisme chez Candide), ou à l'inverse comme une application des thèses de l'auteur : comme dans le cas de Paul et Virginie de Bernardin de Saint-

⁹ L'un des plus lus au XVIII^{ème} siècle.

Pierre dont la philosophie souhaite n'être qu'une illustration des thèses développées par l'auteur dans ses Études de la nature.

Du côté du théâtre, la présence de la philosophie au XVIII^{ème} siècle n'est guère moins remarquable. On retrouve certes au XVII^{ème} siècle (en particulier avant la réforme du théâtre prônée par Diderot en 1757) une vision satirique assez convenue de la philosophie, incarnée par des figures de pédants vaniteux et souvent hypocrites. Un peu plus tard, c'est une vision non plus seulement satirique mais violemment polémique qui se déploie sur la scène avec la célèbre comédie de Palissot (1730-1814), *Les Philosophes à la Comédie Française* (1760). Dans le contexte de la lutte antiphilosophique qui se cristallise autour de l'*Encyclopédie*, notamment à partir de 1757, et d'une opinion ébranlée par la guerre de Sept ans (1756-1763), et par l'attentat de Damiens contre Louis XV, en 1757, la pièce de Palissot porte à la scène une grande partie des attaques contre les philosophes accusés d'être responsables de tous les malheurs de la France.

La pièce de Palissot rencontre d'abord un vif succès. Mais ses attaques contre Diderot, Rousseau et Helvétius sont si violentes qu'elle est aussi considérée par beaucoup comme un libelle diffamatoire, déclenchant une violente polémique marquée notamment par la production, en quelques mois, de plusieurs brochures et surtout de pièces de théâtre et de parodies. La scène théâtrale offre ainsi une remarquable caisse de résonance aux débats philosophiques et idéologiques du temps. En 1765, Michel-Jean Sedaine (1719-1797) entreprend de « *réconcilier le public avec l'idée du mot philosophe* »¹⁰ que la pièce de Palissot avait dégradée. Le philosophe sans le

¹⁰ Sedaine, Michel-Jean, *Le Philosophe sans le savoir*. Comédie en prose et en cinq actes, représentée par les Comédiens François ordinaires du Roi, le 2 novembre 1765, Paris : Claude Hérissant, 1766, acte I, scène X, p. 45.

savoir de Sedaine (1765) oppose donc à la satire de Palissot une sorte de manifeste théâtral des philosophes en offrant l'exemple même du drame sérieux rêvé et théorisé par Diderot. A travers la peinture des malheurs d'un négociant exemplaire (manière de répondre à la demande de Diderot de représenter sur scène les conditions sociales moyennes), la pièce diffuse les valeurs encyclopédiques des Lumières, et en particulier la lutte contre le préjugé et la revalorisation du commerce. La pièce proclame la dignité de l'échange marchand, producteur de richesses et facteur de paix, et fait surtout l'apologie d'une philosophie qui, loin de se livrer à un culte stérile de la raison, fuit toute forme de métaphysique, privilégier l'expérience et la pratique, et se réaliser dans la morale, à travers les actes d'un homme vertueux. Plus tard, le théâtre de la Révolution multiplia (en particulier sous la forme de grandes fêtes civiques) les célébrations des philosophes, à travers le culte de grandes figures idéalisées (Montesquieu, Voltaire, Rousseau, etc.)

Conclusion

Au terme de cette traversée du siècle des Lumières, il apparaît que la pensée philosophique du XVIII^e siècle, loin d'être un simple courant intellectuel, constitue un véritable humanisme en acte. À travers la défense du statut du philosophe, la pédagogie d'une lecture de l'éveil et l'intégration du discours philosophique dans la littérature, se dessine un même projet : celui de l'émancipation de l'homme par la raison et par la culture.

Le philosophe des Lumières n'est plus le métaphysicien isolé, mais un acteur engagé dans la cité du savoir. Par *l'Encyclopédie*, Diderot, d'Alembert, Voltaire et leurs pairs ont cherché à dresser une cartographie du monde intellectuel afin d'en éclairer les zones d'ombre. Ils ont compris que diffuser la connaissance, c'est déjà transformer le réel. Le combat

encyclopédique, souvent mené dans l'adversité, fonde la dignité du philosophe moderne : celle d'un homme qui interroge, doute et éclaire, au service du progrès collectif.

Mais cet idéal de diffusion ne prend sens que par la formation d'un lecteur libre et responsable. Les philosophes des Lumières ont su inventer une véritable pédagogie du texte, reposant sur la suggestion, l'ironie et le non-dit. L'acte de lecture devient un acte de pensée : comprendre, c'est interpréter, et interpréter, c'est apprendre à exercer son jugement. Par cette révolution silencieuse, le lecteur n'est plus un récepteur, mais un partenaire de la raison critique. Ainsi, la littérature devient une école de liberté.

Enfin, l'intrusion du discours philosophique dans le roman et le théâtre consacre la rencontre féconde entre la pensée et l'imaginaire. En investissant la fiction, la philosophie se rend accessible, vivante, incarnée. Les œuvres de Voltaire, Diderot ou Rousseau, tout en divertissant, enseignent la tolérance, la justice et la dignité humaine. Par elles, la littérature cesse d'être un simple art du beau pour devenir un instrument d'éducation morale et civique.

De *l'Encyclopédie* à *Candide*, de *L'Esprit des lois* à *La Nouvelle Héloïse*, c'est donc une même exigence qui se déploie : celle de penser le monde pour mieux l'humaniser. Le XVIII^e siècle aura ainsi posé les fondements d'un humanisme moderne, où le savoir, la raison et la sensibilité s'unissent pour libérer l'homme de toutes les formes d'asservissement. L'héritage des Lumières réside dans cette foi inébranlable en la perfectibilité de l'esprit humain, une foi toujours à raviver, dans un monde qui, plus que jamais, a besoin de la clarté du flambeau philosophique.

Bibliographie

- Cassirer, E. (1932). *La philosophie des Lumières*. Paris : Fayard.
- Diderot, D. (1751-1772). *Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*. Paris : Briasson.
- Duflo, C. (2013). *Les aventures de Sophie : La philosophie dans le roman au XVIII^e siècle*. Paris : CNRS Éditions.
- Montesquieu. (1748). *De l'esprit des lois*. Genève : Barrillot.
- Rousseau, J.-J. (1761). *La Nouvelle Héloïse*. Paris : Gallimard, coll. « Folio Classique », 1967.
- Rousseau, J.-J. (1762). *Émile ou De l'éducation*. Paris : Gallimard, coll. « Folio Essais », 1966.
- Séité, Y. (1999). *Lire les Lumières : la lecture littéraire au XVIII^e siècle*. Paris : PUF.
- Séité, Y. (2004). *Du livre au lire. La Nouvelle Héloïse : roman des Lumières*. Paris : Champion.
- Voltaire. (1759). *Candide ou l'Optimisme*. Paris : Gallimard, coll. « Folio Classique », 1973.
- Voltaire. (1762, 27 juillet). *Lettre à Pierre-Robert Le Cornier de Cideville*.
- Voltaire. (1763). *Traité sur la tolérance*. Paris : Gallimard, coll. « Folio Essais », 1995.
- Voltaire. (1764). *Dictionnaire philosophique*. Paris : Flammarion, 1994.